

*Recherches husserliennes*, vol. 12 ; pp. 167-178, 1999.  
© Centre de recherches phénoménologiques (Facultés universitaires Saint-Louis).

## **ANALYSES ET COMPTES RENDUS**

**J. BENOIST, *L'a priori conceptuel. Bolzano, Husserl, Schlick*, Paris, Vrin, coll. «Problèmes et controverses», 1999, 221 p.**

Dans une belle étude publiée en 1986 sous le titre de *Questions de forme*, Joëlle Proust mettait magistralement en évidence différentes définitions du concept d'analyticité qui se sont succédées de la *Critique de la raison pure* aux travaux du Cercle de Vienne. Démarche d'histoire de la philosophie, cet ouvrage se donnait pour projet d'établir ce que Proust appelait une «topique comparative», dont l'idée était de dégager les enjeux propres à chaque conception de l'analyticité en s'interrogeant sur la place que la notion d'«analytique» occupait dans le système de pensée de chacun des auteurs étudiés, en particulier Kant, Bolzano, Frege et Carnap. Il s'agissait donc à la fois de montrer les lignes de continuité, les héritages d'un auteur à l'autre — chaque définition de l'analyticité s'appuyant bien évidemment sur les précédentes — et de souligner l'originalité de chaque doctrine — le rôle particulier assigné à l'analytique dans des ensembles théoriques tous

cohérents, mais aussi tous très différents, implique que des torsions ont dû être imprimées à la compréhension de ce concept.

C'est à une démarche expressément similaire que, à propos cette fois de la notion de «synthétique *a priori*», Jocelyn Benoist se livre dans *L'a priori conceptuel*. Si les seuls noms de Bolzano, Husserl et Schlick sont repris dans le sous-titre de cet ouvrage, il faut savoir qu'il y est également sans cesse question de Kant, si bien que la période d'histoire de la philosophie qui est couverte est exactement la même que dans l'étude de Proust. Toutefois, il est clair que si, parmi les auteurs étudiés, le remplacement de Frege par Husserl — qui était assurément le grand absent de *Questions de forme* — se justifie bien sûr par la différence d'intérêt qu'ont porté ces deux auteurs à l'idée même du synthétique *a priori*, cette substitution est aussi symptomatique d'un des buts que poursuit Benoist dans ce travail, et qui est de montrer comment, à partir de Kant et de Bolzano, une autre tradition philosophique est née, dont les écarts d'avec l'école analytique se mesurent peut-être précisément à l'importance relative que l'une et l'autre ont accordée à la question du synthétique *a priori*. De ce point de vue, on comprend également que ce soit à Schlick et non plus à Carnap que revient la fonction de porte-parole du positivisme logique, en raison justement de son opposition explicite à Husserl sur ce sujet.

C'est d'ailleurs sur cette critique exprimée par Schlick dans une conférence de 1930 — parue ensuite sous le titre «Gibt es ein materiales *A priori* ?» — que s'ouvre le livre de Benoist. En 1918 déjà, dans son *Allgemeine Erkenntnislehre*, Schlick avait combattu l'idée kantienne du synthétique *a priori*. Il ne s'agissait pas alors pour Schlick de nier l'existence de l'*a priori* formel mis en évidence par Kant, mais plutôt de contester que des énoncés tels que les axiomes de la géométrie euclidienne soient proprement synthétiques. Bien loin de reposer, comme le suggère Kant, sur une intuition particulière — une intuition sensible, mais purement formelle, sans aucun contenu matériel particulier —, la vérité de ces énoncés est entièrement conceptuelle, et donc pour Schlick analytique. Ces énoncés ont le statut de définitions conceptuelles, comme le montre d'ailleurs la possibilité de géométries alternatives comme celles de Lobatchevsky ou Riemann qui reposent sur d'autres axiomes, c'est-à-dire sur d'autres définitions implicites des concepts géométriques. C'est pourquoi les énoncés géométriques ne sont pas synthétiques, dans la mesure où ils ne servent pas à communiquer des informations sur le monde réel, mais plutôt à définir les limites de la signification géométrique. Preuve en est, affirme Schlick, que la négation de ces énoncés donne des énoncés qui ne sont pas seulement faux, mais insensés, contradictoires.

De Kant à Schlick, c'est en fait, comme le montre très clairement Benoist, une nouvelle conception de la synthèse et de ses rapports à l'intuition qui se dessine. Pour Kant, un énoncé est synthétique lorsque du sujet au prédicat il y a un «gain de sens», c'est-à-dire que dans le prédicat l'objet est appréhendé avec de nouvelles déterminations, des déterminations qui ne lui étaient pas attribuées dans le sujet. Or, ce gain de sens, seule une intuition peut, selon Kant, le donner, en présentant l'objet tel qu'il est déterminé dans le sujet — le chat de ma voisine — effectivement muni des

déterminations que lui accorde lui prédicat — ce chat est effectivement gris. Schlick, cependant, objecte à juste titre que l'intuition sensible ne peut seule donner les déterminations — le «en tant que» — de l'objet ; c'est au concept que revient ce rôle. La connaissance, souligne Schlick, ne se résume pas, comme semble le penser Kant, à unifier des intuitions sous un concept, comme s'il suffisait de rapporter tous les objets qui se présentent avec les déterminations d'un chat — qui se présentent en tant que chats — à la notion générale «chat». La connaissance est conceptuelle en un sens plus radical que le conçoit Kant : toute connaissance est judicative — appréhension de l'objet «en tant que» — et donc conceptuelle ; et en ce sens la simple perception de l'objet, qui contrairement à ce que soutiendra Brentano n'est pas déjà un jugement, ne permet encore aucune connaissance.

Si cette critique que Schlick adresse à Kant en 1918 préfigure celle qu'il fera à Husserl, elle met aussi paradoxalement en évidence des proximités dans les manières dont la philosophie analytique et la phénoménologie ont négocié l'héritage kantien. Il est en effet clair, comme le montre Benoist, qu'Husserl conteste lui aussi que la simple intuition sensible soit à même de donner le «en tant que». Bien plus, pour la phénoménologie, l'intuition n'a que la valeur de remplissement d'une intention, d'une visée de sens. «Par définition», écrit Benoist, «le remplissement est ce qui vient *après*, et donc dans un cadre sémantiquement formé» (p. 92). Bien loin d'être, comme on le croit trop souvent, une philosophie du «tout à l'intuition», la phénoménologie est aussi et peut-être surtout une philosophie de l'intention de signification, intention dans laquelle la conceptualité tient un rôle essentiel. Dans la cinquième *Recherche logique* en effet, Husserl définit le jugement par la prédication, rejetant par là, lui aussi, l'idée brentanienne selon laquelle la simple perception serait déjà jugement. Et c'est de l'objet ainsi visé «en tant que» qu'on peut dire qu'il se donne dans l'évidence. L'évidence ne caractérise pas la perception elle-même, mais le remplissement du jugement formé à vide. Ce remplissement, cette donation de l'objet avec ses formes conceptuelles — de l'objet en tant que —, Husserl l'appelle certes *intuition* catégoriale pour souligner précisément son caractère de donation de l'objet (visé) lui-même ; mais il est clair qu'il s'agit pour Husserl d'une intuition d'un tout autre genre qu'une intuition simple.

S'ils partagent donc finalement des conceptions globalement similaires de ce qu'est la «synthèse», Schlick et Husserl ne s'entendent pas pour autant sur le caractère synthétique ou non de l'*a priori* matériel mis en évidence par le phénoménologue. Pour Schlick, la vérité d'un énoncé tel que «il n'y a pas de couleur sans extension» est, comme celle des énoncés géométriques, purement conceptuelle et donc analytique. Husserl soutient au contraire qu'il convient de faire une distinction entre la contradiction analytique et le contresens matériel, et donc que toute impossibilité de faire sens ne se réduit pas nécessairement à la contradiction des déterminations opposées A et  $\bar{A}$ .

C'est en fait, indique Benoist, de Bolzano que Husserl hérite sa conception du synthétique. Bolzano, on le sait, définit la notion d'analyticité sur des bases totalement nouvelles lorsqu'il théorise la mise en variables et la

formalisation des énoncés. Une proposition est analytique — au sens large — si un de ses éléments représentationnels est librement «modulable» *salva veritate*, c'est-à-dire que toute substitution sur cet élément conserve la valeur de vérité de la proposition. Il y a analyticité *logique* lorsque peuvent faire l'objet de telles substitutions tous les éléments représentationnels de la proposition, hormis les concepts qui appartiennent à la logique. Le synthétique se définit alors par opposition à l'analytique comme ce qui ne se laisse pas formaliser : si aucun de ses éléments représentationnels ne permet de substitutions *salva veritate*, la proposition est synthétique.

Combien cette nouvelle définition de l'analyticité sera stimulante pour la pensée tant de Husserl que de Frege, c'est ce que Benoist avait montré dans le chapitre II de son ouvrage *Phénoménologie, sémantique et ontologie*. Ici, cependant, en se concentrant sur la thématisation bolzanienne du *synthétique*, Benoist met en évidence des aspects bien moins connus et pourtant extrêmement fructueux de la pensée du philosophe pragois. En effet, contrairement à Frege et aux post-fr g ens, Bolzano ne centre pas la question de la distinction analytique-synthétique sur la problématique de la spécificité de la logique — de l'analytique au sens strict. La sphère de l'analyticité dépasse, et de loin, celle que définissent les règles logiques. Il y a manifestement place chez Bolzano pour des nécessités et des impossibilités conceptuelles qui ne soient pas du ressort de la logique — qui ne se réduisent pas à la conséquence ou à la contradiction logique. Néanmoins, pour Bolzano, de tels liens conceptuels nécessaires ou de tels contresens sont à ranger dans le domaine de l'analytique au sens large et il n'est pas question à cet égard d'un quelconque synthétique *a priori*.

Les choses se compliquent cependant lorsque, guidé par Benoist dans la *Wissenschaftslehre*, on prend conscience que pour Bolzano toute analyticité — y compris logique — se fonde sur des énoncés eux-mêmes synthétiques. Ainsi, la vérité arithmétique  $7+2=9$  — que Kant renvoyait à l'intuition — est analytique pour Bolzano comme pour Frege car, 2 étant défini comme le successeur de 1, 9 comme le successeur de 8 et 8 comme le successeur de 7,  $7+(1+1)=(7+1)+1$  est une des substitutions possibles de la loi  $a+(b+c)=(a+b)+c$ . Mais, pour Bolzano, qui ne sera pas sur ce point suivi par Frege, cette loi d'associativité elle-même est synthétique, dans la mesure où les concepts arithmétiques eux-mêmes ne peuvent faire l'objet de substitutions *salva veritate* — si elle vaut pour l'addition, la loi d'associativité ne vaut pas pour tous les concepts de relation. De même, dans la mesure où les termes logiques ne sont pas librement modulables, les principes logiques comme ceux d'identité ou de non-contradiction sont proprement synthétiques. Il y a donc là des énoncés nécessaires, purement conceptuels et donc *a priori*, et néanmoins synthétiques.

Bien sûr, la classe de ces énoncés synthétiques *a priori* ne recouvre pas parfaitement celle que Husserl met en avant. Pour ce dernier, en effet, la distinction de l'analytique et du synthétique *a priori* est celle d'un *a priori* formel et d'*a priori* matériels. La sphère de l'analyticité se limite, pour Husserl, à ce que Bolzano appelait «analyticité logique» ou «analyticité au sens strict» : dans une proposition qui est analytique en ce sens, tout peut faire

l'objet de substitutions, sauf des concepts qui appartiennent à la logique, et que Husserl appelle concepts formels. Les substitutions dont il est question ici n'ont aucune limite ; l'énoncé d'identité  $A=A$  reste vrai quelque soit l'objet substitué à A. Husserl, cependant, met en évidence une série d'énoncés qui se caractérisent eux aussi par la possibilité de substitutions laissant intacte leur valeur de vérité, *pourvu que* ces substitutions soient limitées à un «genre», à une classe définie d'objets. Et c'est à propos de ces énoncés qu'Husserl parle d'*a priori* matériel, dans la mesure où leur vérité ne dépend plus seulement du sens des concepts formels. De tels énoncés sont «matériellement», «contentuellement» déterminés, raison pour laquelle Husserl les dit «synthétiques». Bolzano n'avait pas thématiqué ces énoncés; il ne s'était intéressé qu'à la substitution illimitée. Néanmoins, Benoist indique que Bolzano aurait certainement qualifié l'*a priori* matériel husserlien de «conceptuel», dans la mesure où, contre la tradition, il considérait les «qualités secondes» comme des représentations purement conceptuelles qui ne comportent aucun moment intuitif.

Ce passage par Bolzano, qu'imposait le désaccord entre phénoménologie et philosophie analytique sur le partage analytique-synthétique, amène Benoist à réévaluer le statut de l'*a priori* matériel husserlien. C'est dire si la place privilégiée accordée aux objections de Schlick en début d'ouvrage est loin d'être purement rhétorique. Il ne s'agit en aucun cas pour Benoist d'énoncer une objection faite à la doctrine husserlienne pour mieux réaffirmer cette dernière en balayant d'un revers de la main les arguments de Schlick. Tout au contraire, il s'agit de prendre très au sérieux les remarques du philosophe analytique pour réinterroger les «évidences» de la phénoménologie et ainsi amorcer un réel et fructueux dialogue entre les deux traditions. Et à cet égard, Benoist ne fait plus seulement oeuvre d'historien de la philosophie, mais bel et bien de philosophe lorsqu'au fil des pages de ce travail passionnant il définit une autre phénoménologie qui, de son propre aveu, frise l'«hérésie» tout en s'autorisant des textes de Husserl lui-même et de leur ancrage contextuel, en particulier de leur héritage bolzanien. On l'aura compris ; il s'agit pour Benoist de remettre en question l'idée — «orthodoxe» — d'une phénoménologie tout entière intuitive au profit d'une phénoménologie prioritairement attentive aux liens conceptuels.

Benoist montre d'ailleurs de manière très intéressante que l'investigation husserlienne du synthétique *a priori* est loin de se limiter à la structure *a priori* de l'*expérience*, comme le laissent souvent penser des exemples tels que «il n'y a pas de couleur sans extension» ou «pas d'extension sans forme». Dans la quatrième *Recherche logique*, Husserl met en évidence une sorte d'*a priori* grammatical, qui concerne la modalité signitive. Les relations de dépendance et d'indépendance entre contenus ne relèvent plus, comme dans la troisième recherche, des lois de la synthèse perceptive, mais bien des lois d'une synthèse linguistique, la syntaxe. Bien plus, loin de n'être qu'une application des analyses de la troisième *Recherche logique* en termes de tout et de parties, la grammaire pure logique semble plutôt première par rapport aux *a priori* matériels, qui peuvent eux-mêmes, comme d'ailleurs aussi l'*a priori* formel, être réinterprétés en termes de compatibilité

ou d'incompatibilité de *significations*. En définitive, conclut Benoist à l'issue d'une démonstration brillante, c'est tout l'*a priori* qui doit être pensé chez Husserl en termes d'incompatibilités entre concepts.

Et là, bouclant la boucle, on se retrouve dans une proximité étonnante avec un des principaux inspireurs — mais aussi un des principaux critiques — du positivisme logique, à savoir Ludwig Wittgenstein. Dans le *Tractatus*, en effet, Wittgenstein thématise clairement un *a priori* purement conceptuel, un *a priori* grammatical, qui regroupe tant les règles de la syntaxe que les règles logiques, mais aussi des énoncés tels que «deux couleurs ne peuvent se trouver simultanément au même point du champ visuel». Sur le statut de ces derniers énoncés, cependant, Wittgenstein semble hésiter entre la position de Schlick — qui est d'abord la sienne — et celle de Husserl — dont il se rapproche ensuite. Dans le *Tractatus*, il les verse dans le champ de l'analytique, les rangeant parmi les *tautologies*, par opposition aux *propositions*, qui ont un sens et qui disent quelque chose sur le monde — qui sont en ce sens synthétiques. Par la suite, cependant, il nie le caractère tautologique de ces énoncés et leur reconnaît un sens. Il utilise même l'expression «synthétique *a priori*» à propos de l'exemple kantien « $7+5=12$ » ; cet énoncé a un caractère *a priori* dans la mesure où il a la nécessité d'une règle, mais il est synthétique puisqu'il y a un «gain de sens» de  $7+5$  à  $12$  et inversement. Ce que Wittgenstein continue toutefois à soutenir, c'est que de tels énoncés ne sont pas des propositions, qu'ils ne parlent pas d'une réalité et qu'ils ne sont pas susceptibles de valeur de vérité. Ce sont des règles dont la nécessité ne repose non seulement pas sur la nature des *choses* — ce qui fait leur caractère *a priori* —, mais pas non plus sur la nature des *concepts*. Si donc Wittgenstein fait un pas vers la reconnaissance d'un *a priori* conceptuel synthétique — contrairement à Schlick pour qui l'*a priori* est analytique *puisque* conceptuel —, il ne lui accorde pas, contrairement à Bolzano et Husserl, la valeur d'un en soi et se refuse à parler de *vérités* synthétiques *a priori*.

Outre son intérêt pour l'histoire de la philosophie, ce dernier chapitre consacré à Wittgenstein permet en quelque sorte à Benoist d'évaluer la possibilité que la brèche singulière ouverte par l'auteur des *Investigations philosophiques* dans la pensée de l'école analytique — brèche dans laquelle se sont engouffrés de nombreux auteurs anglo-saxons contemporains — offre à un rapprochement avec la phénoménologie. Or, il est clair que si Wittgenstein a brisé l'isolement de l'analytique logique en thématisant un *a priori* grammatical bien plus large, il a donné à ce dernier une interprétation nettement linguistique qui ne coïncide pas avec l'*a priori* conceptuel bolzanien.

Inversement, on peut peut-être lire dans ce chapitre les concessions qu'à travers Benoist la phénoménologie est prête à faire à la philosophie analytique : Benoist montre qu'on peut faire de Husserl une lecture qui accorde à Schlick le caractère conceptuel de tout *a priori* — et à cet égard, l'un et l'autre seraient de dignes héritiers de Bolzano —, mais aller dans ce sens, précise Benoist, n'implique pas pour autant qu'on renonce à l'idée qu'un tel *a priori* ne se fonde pas sur la seule non-contradiction, mais est au contraire «synthétique» en ce sens qu'il repose sur la «nature» de nos

concepts et sur les liens nécessaires «en soi» qu'ils entretiennent. A cet égard, bien sûr, on ne manquera outre-Manche pas d'objecter à Benoist qu'avec Bolzano il reste prisonnier du «mythe de la signification»...

Quel ouvrage exaltant ! Quelle belle manière de faire de l'histoire de la philosophie ! Quelle interprétation originale de la phénoménologie ! Quelle formidable pierre apportée à l'édifice qui peut-être un jour reliera à nouveau les deux écoles !

Bruno LECLERCQ

**R. COBB-STEVENS, *Husserl et la philosophie analytique*, Paris, Vrin, coll. «Problèmes et controverses», 1998, 260 p.**

Si les rapports entre phénoménologie et philosophie analytique font aujourd'hui de part et d'autre l'objet d'un intérêt croissant, c'est sous un angle tout à fait original que, dans cet ouvrage, Cobb-Stevens nous propose de les envisager. Plutôt en effet que de confronter directement les thèses de Husserl et de ses disciples avec celles de Frege ou certains de ses héritiers, c'est à une minutieuse entreprise d'évaluation des poids respectifs des héritages aristotélien et moderne dans les deux corps de doctrine que se livre Cobb-Stevens. La thèse générale défendue dans cette étude est que la philosophie moderne a défini une conception de la connaissance et du jugement très différente de celle qu'Aristote avait développée, et que cette épistémologie moderne a mené à de graves impasses qui ne pouvaient être surmontées qu'en renouant avec certaines des intuitions aristotéliennes, ce que Husserl mieux que Frege — et la phénoménologie mieux que la philosophie analytique — a su faire.

Loin d'opposer sujet connaissant et objet connu, la théorie aristotélienne de la connaissance suppose, dit Cobb-Stevens, une continuité entre esprit et nature. Pour Aristote, l'âme est fondamentalement ouverte sur le monde ; elle appréhende directement les objets dans leurs aspects sensibles et elle détermine leur essence en identifiant parmi ces aspects sensibles ceux qui sont ses aspects-spécifiques, par opposition à ses propriétés accidentelles. Cette démarche d'abstraction ou plutôt, dit Cobb-Stevens, de discernement de la «forme», de l'«eidos», s'opère tout naturellement dans des procédures de classification qui recourent notamment à l'examen de variantes imaginaires. Connaître l'objet, c'est alors en quelque sorte pour l'esprit prendre la forme de l'objet. Mais cela n'est possible que parce que la nature est elle-même déjà remplie de formes et donc d'intelligibilité.

C'est cette belle harmonie que les modernes, et, souligne Cobb-Stevens, singulièrement Thomas Hobbes, vont briser. En thématissant prioritairement la conscience et ses représentations, les modernes vont progressivement séparer l'esprit du monde. Désormais, des représentations qui figurent à l'intérieur de l'esprit — des représentations «mentales» —, il convient de se demander si elles sont effectivement conformes à la réalité extérieure ou si elles constituent de purs fantasmes. Loin d'être les modes de donation des objets, les apparences sensibles peuvent se révéler n'être